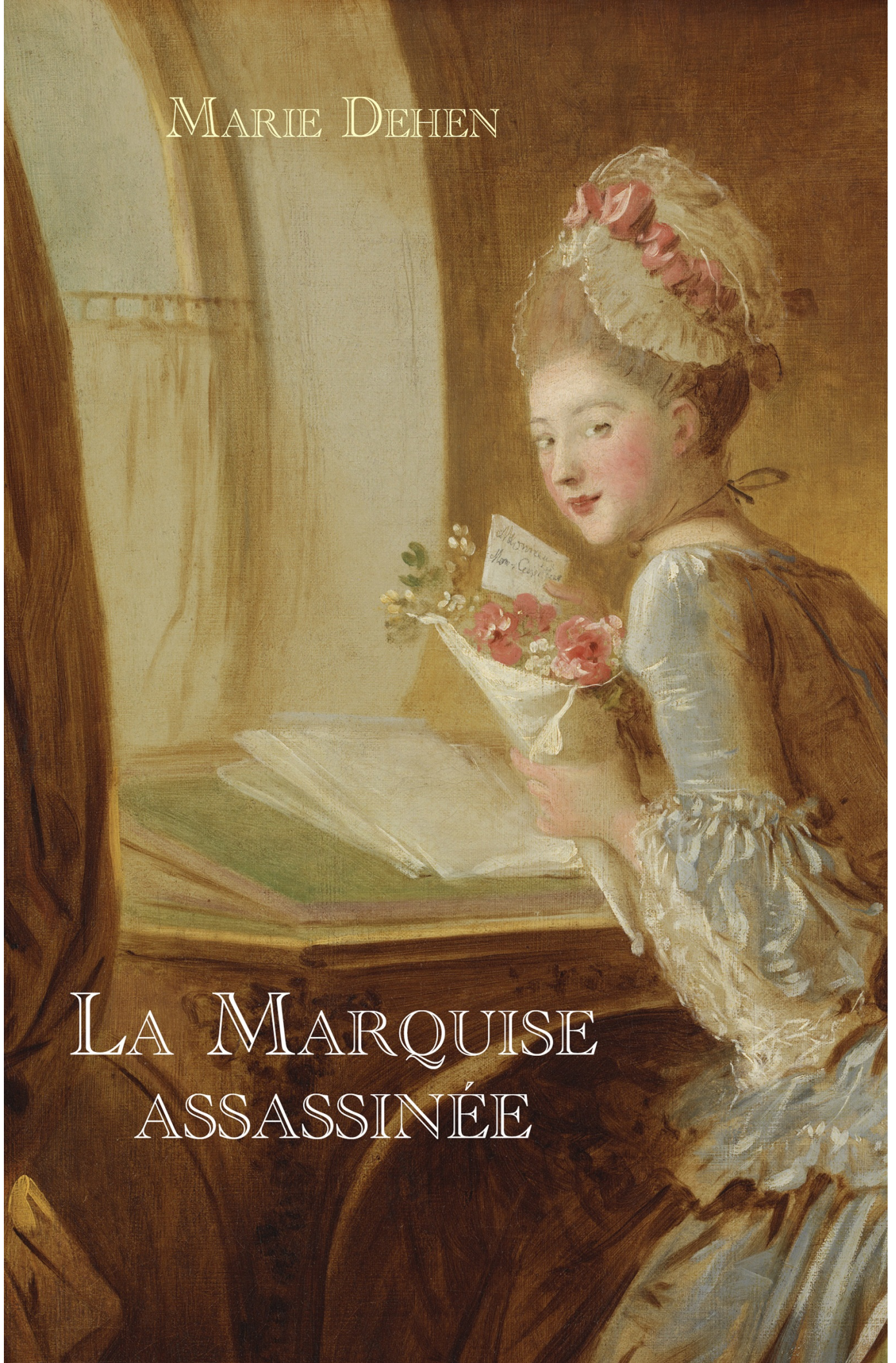


MARIE DEHEN

LA MARQUISE
ASSASSINÉE



Marie Dehen

La Marquise assassinée

© Marie Dehen, 2022

ISBN numérique : 979-10-262-8942-5

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

À ma grand-mère, Anne du Chaffaut

Prologue

Château de Saguilles, Toussaint 1781

Dans l'obscurité, une femme courait. Elle avait le souffle coupé par sa fuite éperdue. Son cœur battait à tout rompre. Il lui semblait qu'il pourrait éclater dans l'instant. Elle dut marquer une pause. Elle sentit, plus qu'elle ne la vit, la boue froide et humide qui recouvrait ses pieds nus. Son corps entier, protégé seulement par sa chemise de nuit, était secoué de frissons. Elle appuya sa main sur la paroi du souterrain et sentit la caresse cruelle du filet d'eau glacée qui s'écoulait le long des murs. Des pluies diluviennes avaient fondu sur le pays les jours précédents. L'eau qui s'était infiltrée dans les vieux murs rendait sa course difficile. Il fallait tenir à tout prix, et repartir, afin d'atteindre la sortie du souterrain qui pourrait signifier son salut.

Elle entendit à nouveaux derrière elle le bruit de son pas pressé. L'homme ne s'était pas accordé de répit et poursuivait sa traque. Prenant difficilement une grande inspiration, elle se remit à courir. Mais la boue qui jonchait le sol la ralentissait. Le souffle lui manquait car l'effroi lui serrait la gorge et le cœur.

Enfin, elle aperçut cette faible lueur qui marquait la sortie. Dehors, les étoiles scintillaient. Encore quelques secondes et elle se trouverait dans les jardins. Là, il serait plus aisé de le semer et de s'enfuir vers le lac.

Mais les pas derrière elle se rapprochaient, tout comme la sortie par laquelle la pleine lune éclairait les derniers mètres. Elle tourna rapidement la tête pour estimer la distance qui la séparait de lui. Ce mouvement la perdit. En un instant, sa vie entière défila dans son esprit. Seule demeura l'image de son enfant, endormi paisiblement à cette heure.

L'homme était arrivé tout près d'elle. De ses deux mains, il attrapa ses épaules et la plaqua au sol, à l'endroit précis où les jardins commençaient, là où le boyau médiéval achevait son parcours. Elle sentit ses mains vigoureuses remonter jusqu'à son cou et lui imposer une pression insoutenable. Ses yeux cherchèrent ceux de son agresseur, comme si elle espérait encore le rappeler à la raison et sauver sa vie par un regard suppliant. Mais elle y lut une froide

détermination, une assurance qu'elle n'y avait jamais vue auparavant. Pas le moindre soupçon de gêne ni même de haine. Seule la volonté de la voir disparaître. Rien d'autre. Plus encore que l'étouffement, ce fut peut-être cela qui la tua.

En effet, durant la longue minute que mit son esprit à abandonner son malheureux corps épuisé, elle comprit que sa vie se brisait cette nuit-là parce que lui portait un masque, et qu'elle avait eu le malheur de le faire tomber.

Eyzargues, juillet 1784

Les bords de la Durance étaient déjà brûlants en cette matinée d'été. La végétation résonnait du chant continu des cigales. On apercevait au loin la Tour du Mont d'Or. Gardienne fidèle de Manosque, elle montrait fièrement aux voyageurs venus du sud les deux seuls murs qui lui restaient, comme un défi lancé aux antiques envahisseurs dont elle avait gardé le souvenir.

Marchant tranquillement sur le rivage blanchâtre et craquelé, une jeune fille tenait par la bride un cheval gris pommelé. Elle était vêtue d'une ample jupe de satin clair qui se fondait dans le paysage aussi sûrement que son chemisier blanc à dentelles. Seules résistaient à cette fusion les boucles brunes qui s'échappaient de son couvre-chef en paille, contrastant avec les couleurs pâles qui l'entouraient. Nullement gênée par la chaleur, elle semblait au contraire s'y abîmer avec un certain délice. Tel un lézard des murailles, son corps entier s'abandonnait aux rayons du soleil, dont la puissance était si forte que l'air en devenait matériel pour des yeux humains. Il se figeait en vaguelettes mystérieuses autour de chaque élément, donnant à l'ensemble un caractère fascinant.

Au bout d'un moment, sans doute enfin rassasiée par son bain de lumière, elle se remit en selle. Elle tourna le dos à la Durance pour se diriger vers le versant qui faisait face à Manosque : les collines du plateau de Valensole. Après avoir traversé un petit bois, elle emprunta un chemin qui coupait en deux un gigantesque champ de blés. Fauchés depuis peu, ceux-ci faisaient penser à une armée de soldats étendus à terre, attendant que l'ennemi décide de leur sort. Hommes et femmes en grand nombre glanaient ces précieux gisants pour les lier en javelles. Le travail ne manquait pas à cette période de l'année. La récolte semblait fructueuse, en dépit de l'hiver particulièrement rigoureux que la France avait connu cette année-là.

Au fil de sa course, la jeune fille regardait grossir une tache blonde qui se dessinait sur les hauteurs, dominant la vallée de la Durance. Quand elle fut suffisamment près, la tache laissa place à une dentelle de pierres ocre que surplombait une grosse bastide aux allures de château. Flanqué de quatre petites tours rondes aux toits obliques en un seul pan, comme beaucoup de ses congénères provençaux, Eyzargues bravait courageusement les ans du haut de son ravin. C'était une construction faite de galets dorés que l'on avait assemblés juste au bord du précipice. Il ressortait de cette position délicate une impression de majesté mêlée de vertige. N'importe quel esprit rationnel observant la roche friable qui en formait le socle pouvait se demander par quel miracle cette bâtisse était encore debout. Pourtant depuis plusieurs siècles déjà, elle tenait sans faiblir son poste d'observation, de concert avec sa vénérable cousine en face, la tour du Mont d'Or.

La bouche de la jeune fille dessina sur son visage un sourire d'enchantement. Elle connaissait ce tableau par cœur, mais ne s'en lassait jamais. Cela tenait peut-être à la lumière. Selon les heures du jour, celle-ci se faisait plus douce, plus voluptueuse ou au contraire plus vive, plus éblouissante, habillant le château et ses entours de mille nuances diverses.

Moins rêveur, le cheval ne pensait qu'à retrouver son écurie. Aussi poursuivait-il sa route dans une indifférence totale à la beauté qui l'entourait. Il eut vite fait de mener sa cavalière en haut du plateau, par un petit chemin qui montait à travers les chênes verts.

En vue des bâtiments, la jeune fille fut accueillie par les applaudissements fébriles de trois petits enfants. Ceux-ci l'entraînèrent, dès qu'elle eut confié sa monture au palefrenier, en direction de la cour du château .

Cela faisait plusieurs semaines que la famille vivait simplement et l'on s'apprêtait aujourd'hui à recevoir pour dîner, c'est-à-dire à midi, le marquis de Fontbelin et son fils Grégoire, âgé de cinq ans.

Le comte d'Eyzargues avait pris prétexte d'une terre à bailler pour inviter son voisin, seigneur de Saguilles. En réalité, ce n'était que l'excuse trouvée pour faire une sorte de charité à un jeune veuf désemparé qui vivait enfermé chez lui depuis la mort de sa femme, trois ans plus tôt. Les commérages rapportaient que l'enfant avait séjourné longtemps dans la famille de sa défunte mère et venait tout juste d'être rendu à son père. On ne savait trop comment cet homme, jadis

fort mondain, mais rendu frustré par le chagrin, pouvait prendre soin d'un petit garçon qu'il avait si peu appris à connaître. Or, la fille aînée du comte d'Eyzargues, Athénaïs, devenue Mme de Jonquières depuis son mariage, était elle-même mère de trois enfants et se trouvait alors avec eux en séjour chez ses parents. On avait considéré qu'il serait profitable au petit Grégoire de Fontbelin de rencontrer des enfants de son âge, car l'on doutait fort qu'il en eût déjà eu l'occasion.

Cette invitation avait donc figure d'événement pour les habitants d'Eyzargues. Les trois petits Jonquières se réjouissaient de la perspective d'avoir un nouveau compagnon de jeu, à qui ils prévoyaient de faire toutes sortes de farces. Dans leur naïveté, ils étaient fièrement en train d'énumérer leurs plans peu charitables à leur tante adorée, tandis que celle-ci tâchait de leur vanter les charmes de l'hospitalité...

La chère tante était cette jeune cavalière que nous avons tout à l'heure surprise à rêver au bord de la Durance : mademoiselle Sibylle d'Eyzargues. Retournée vivre auprès de ses parents depuis peu, après avoir quitté le couvent des Visitandines d'Avignon, où elle avait passé la majeure partie de son adolescence, comme Athénaïs autrefois, elle profitait en toute liberté des merveilles qu'offrait la campagne. Aux heures trop chaudes de la journée, elle trompait la solitude par l'étude du clavecin. Elle avait en outre un goût et un certain talent pour la peinture, qui avaient tout loisir de s'épanouir devant les belles lumières de l'été provençal. Depuis l'arrivée d'Athénaïs de Jonquières, Eyzargues vivait au rythme des enfants et de leurs jeux. En général Sibylle partait seule à cheval très tôt le matin, mais après son retour elle consacrait tout son temps à ses neveux en qui elle trouvait les petits frères et sœurs dont elle avait toujours rêvé.

Ils avaient avancé en parlant et franchissaient à présent quelques marches de pierre qui donnaient accès à la cour principale. Celle-ci était tapissée de graviers blancs et comportait en son centre un bassin surmonté d'une fontaine qui crachait un petit filet d'eau. Sa seule vue donnait envie de passer la main dessous pour se rafraîchir. Les enfants y coururent, suivis de près par Sibylle.

Chaque coin de la cour était ombragé par des pins parasols qui formaient autant d'oasis à cette heure de la journée où les morsures du soleil étaient sans pitié. À l'angle sud, deux petites marches descendaient vers une terrasse qui contournait les deux façades du château exposées au ravin. Une balustrade

formée de pilastres en pierres avait remplacé depuis quelques années les anciens murs fortifiés, faisant définitivement de cette demeure un lieu d'agrément. Les habitants avaient ainsi une vue imprenable sur la vallée de la Durance et sur les dégradés de couleurs qu'émettait le soleil quand il se couchait au loin, derrière les collines du Luberon.

L'arrivée bruyante de la tante et de ses neveux avait fait venir dans la cour deux femmes en grande conversation. La première avait la même démarche que Mademoiselle Sibylle. Elle dégageait un mélange de grâce et de nervosité, trahissant une lutte permanente entre une éducation stricte et un tempérament bouillonnant. Elle était vêtue d'une robe de mousseline blanche parsemée de fleurs et d'oiseaux bleu marine. Les mêmes boucles brunes que celles de la jeune cavalière achevaient de révéler leur parenté. À vrai dire, seuls ses yeux, bleus foncés, et le léger embonpoint qu'elle gardait de ses grossesses faisaient une différence tangible entre les deux. Athénaïs était la sœur aînée de Sibylle, et la mère des trois garnements.

La seconde femme était d'un âge respectable. Son visage mêlait avec un peu d'avance les traits de ses deux filles. C'était la comtesse d'Eyzargues.

— Ah c'est vous, mes enfants, fit-elle d'une voix déçue à l'attention de Sibylle et de ses neveux. J'espérais que M. le marquis serait déjà là.

— Il ne tardera plus maintenant, répondit Athénaïs pour tenter d'apaiser l'impatience de sa mère. Vous n'avez pas trop houspillé votre tante, j'espère ? lança-t-elle ensuite à ses enfants qui s'accrochaient à Sibylle.

— N'ayez pas d'inquiétude à ce propos, Athénaïs, s'empressa d'expliquer celle-ci. Ils m'adorent, et cela ne me gêne pas le moins du monde !

— Tant qu'ils ne déchireront pas vos atours et éviteront de vous faire passer pour une souillon, je n'y vois pas d'inconvénient, s'écria la comtesse. Mais, faites-en sorte qu'ils ne mouillent pas votre robe, s'il vous plaît. Vous allez être présentée à M. de Fontbelin d'une minute à l'autre : il s'agira d'être à votre avantage !

— Ce n'est peut-être pas le plus joyeux des hommes, Mère, plaida Athénaïs de Jonquières en riant. Ne croyez-vous pas que Sibylle mériterait un parti plus... neuf ?